

Casanova et les pays germaniques

Michel de Boissieu

Introduction

Avec l'*Histoire de ma vie*¹, le Vénitien Giacomo Casanova (1725-1798) a laissé un témoignage exceptionnel sur l'Europe du dix-huitième siècle. Peu de mémorialistes ont, comme lui, sillonné le continent du nord au sud, d'est en ouest, et décrit les mœurs de pays aussi divers. En outre, tantôt reçu par des rois, tantôt fraternisant avec des vagabonds, il fréquente tous les milieux, observe toutes les sociétés. Constantinople, Venise, Paris, Londres ou Varsovie servent tour à tour de cadre à ses aventures étonnantes : les jeux érotiques au sérail, l'évasion spectaculaire de la prison des Plombs, l'escroquerie réussie aux dépens de la marquise d'Urfé, la déconvenue mortifiante infligée par la Charpillon ou encore le duel avec Branicki sont restés dans les mémoires. Les séjours de Casanova en Allemagne et en Autriche² ne jouissent cependant pas de la même renommée. Or ils ont été à la fois nombreux et mouvementés. Dresde, Vienne, Munich, Augsbourg, Cologne, Bonn, Stuttgart, Aix-la-Chapelle, Brunswick, Berlin, Leipzig et d'autres villes encore, situées dans des Etats aussi divers que l'Autriche, la Prusse, la Saxe, la Bavière ou le Wurtemberg, pour ne citer que les principaux : la liste des lieux visités par l'écrivain dans les pays de langue allemande du Saint-Empire est impressionnante, tout comme celle des heurs et malheurs qu'il y a connus. Succès mondains, conquêtes féminines, parties de plaisir, mais aussi humiliations, disgrâces ou maladies se succèdent avec une rapidité étourdissante au fil de récits qui mènent le lecteur de surprise en surprise. Le but de cet article ne consiste toutefois pas à déterminer, comme certains chercheurs l'ont déjà fait, si ce que raconte Casanova de ses tribulations dans le Saint-Empire est vrai ou faux³.

¹ Les références proviendront de l'édition en trois volumes établie et présentée par Francis Lacassin, qui s'appuie sur le texte et les notes de l'édition Brockhaus (Wiesbaden, 1960-1962) : Jacques Casanova de Seingalt, *Histoire de ma vie*, Editions Robert Laffont, Collection Bouquins, 1993. Pour les citations, on indiquera d'abord en chiffres romains le numéro du tome, puis celui de la page en chiffres arabes.

² Nous entendons par là les Etats de langue allemande de l'ancien Saint-Empire, qui correspondent à l'Allemagne et à l'Autriche actuelles.

³ Les notes de l'édition Laffont donnent de précieux renseignements sur les recherches effectuées dans ce domaine, même si de nombreux points restent douteux.

Il s'agit plutôt de comprendre si, par-delà la diversité des villes et des Etats décrits par le mémorialiste, on ne trouve pas dans l'*Histoire de ma vie* des points communs à toutes ces descriptions : est-il possible d'y discerner une image claire et distincte des pays de langue allemande, avec ses caractéristiques et même sa fonction ? L'analyse des descriptions et des récits révèle dans la plupart des cas une structure identique, fondée sur un procédé qui rappelle l'*insinuatio*⁴ : Casanova commence par faire l'éloge du pays où il se trouve, mais ce n'est que pour mieux le critiquer ensuite, et faire ressortir sa propre image sur ce fond contrasté.

1) Eloge des villes germaniques

Casanova commence en général le récit de son séjour dans une ville allemande ou autrichienne par des remarques très élogieuses, au point de donner souvent l'impression d'être arrivé dans un véritable pays de cocagne. A cet égard, trois caractéristiques précises frappent son imagination.

Tout d'abord, il est impressionné par la richesse et la prospérité des villes où il arrive. La « brillante » (III, p. 495) foire de la saint Michel, à Leipzig, reste ainsi gravée dans sa mémoire. Il indique même qu'un convalescent peut y regagner son « embonpoint à force de manger des alouettes », succulente spécialité des auberges locales et manne financière pour la ville, qui percevait des droits considérables sur leur commerce⁵. L'argent semble couler à flots dans les Etats du Saint-Empire, d'autant plus que les princes rivalisent manifestement de prodigalité. Par exemple, l'Electeur de Saxe, « ennemi déclaré de l'économie », choie tout particulièrement son Premier ministre « parce qu'à proportion il dépensait plus que lui » (I, p. 637). Casanova évoque aussi « les grandes dépenses » faites par le duc de Wurtemberg, qui consistent avant tout « en traitements magnifiques » (II, p. 274), et ne manque pas de louer le « généreux prince » (III, p. 334) régnant à Brunswick.

Grâce à leur économie florissante et aux dépenses somptuaires des princes qui les gouvernent, de nombreuses villes allemandes et autrichiennes offrent un prodigieux spectacle. « Tout à Vienne était beau, il y avait beaucoup d'argent, et beaucoup de luxe » (I, p. 641). Hyperbole, répétition, rythme ternaire : grâce à ces procédés stylistiques, la phrase sort difficilement de la tête du lecteur et rend superflue une description précise des splendeurs de l'architecture et de l'art

⁴ Procédé qui consiste à commencer par capter la bienveillance du lecteur, pour mieux défendre son opinion ensuite.

⁵ Voir les explications de la note 2 (III, p. 495).

viennois. De même, Casanova admire « la beauté et l'élégance » (III, p. 361) du château où est logé le roi de Prusse à Potsdam, ou encore les « bâtiments superbes » (II, p. 274) construits à Stuttgart. Et si le décor est splendide, les acteurs de la pièce qui s'y joue ne le sont pas moins. Le généreux duc de Wurtemberg peut ainsi se vanter d'avoir « la plus brillante cour de toute l'Europe » (II, p. 273). Ici encore, le recours à l'hyperbole laisse imaginer au lecteur toute la splendeur de ce qui est suggéré.

L'argent ne procure pas seulement le luxe et la beauté, mais aussi les plaisirs. Le séjour d'Augsbourg offre « tous les agréments imaginables » (III, p. 519), celui de Schwetzingen est « délicieux » (III, p. 533). Casanova se contente de ces brèves indications, et ne précise pas en quoi consistent les « agréments » des deux villes. Cependant, dans d'autres cas, il donne des explications plus détaillées, par exemple sur « les fêtes magnifiques » (III, p. 335) données à Brunswick par le duc régnant à l'occasion du mariage de sa fille. Les délices de la cour de Wurtemberg suscitent elles aussi son admiration. Outre les parties de chasse et les « caprices de toutes les espèces », on peut y apprécier « comédie française et opéra comique, opéra italien sérieux et bouffon, et dix couples de danseurs italiens, dont chacun avait eu le rang de premier dans quelque fameux théâtre d'Italie » (II, p. 274). Fêtes et spectacles ne constituent cependant pas les seules jouissances données par la richesse. A ces divertissements, il faut en effet ajouter les plaisirs intellectuels prisés par l'homme de lettres. Casanova quitte ainsi Brunswick pour aller admirer à Wolfenbüttel « la troisième bibliothèque de l'Europe » (III, p. 338), dont Leibniz avait été bibliothécaire. Subjugué par la « richesse » des collections, il y passe « dans la plus parfaite paix » huit jours consacrés à l'étude.

Que ce soit en Saxe ou à Vienne, dans le Wurtemberg ou à Brunswick, on trouve donc de l'or, de la beauté et des plaisirs : quand il parle d'un pays germanique, le mémorialiste commence le plus souvent par en évoquer le luxe et les voluptés. Il laisse pourtant rarement son lecteur sur cette impression enchantée, car l'éloge fait en général place à la critique. Comme souvent dans le procédé rhétorique de l'*insinuat*io, familier à l'ancien étudiant en droit Casanova, les louanges initiales semblent avoir pour effet de préparer les reproches qui leur succèdent. L'auteur fait mine d'admirer l'Allemagne, il concède que c'est une nation riche et prospère, pour mieux lui adresser ensuite des critiques qui relèvent de trois ordres distincts.

2) Critique des villes germaniques

A) Le défaut de civilisation

En premier lieu, quels que soient leurs richesses et leurs agréments, de nombreuses villes du Saint-Empire souffrent aux yeux de Casanova d'un défaut de civilisation, qui se manifeste de plusieurs manières.

Tout d'abord, le mémorialiste évoque le manque d'esprit des Allemands. Voici ce qu'il écrit des « beautés mercenaires » de Dresde :

Je les ai trouvées supérieures aux Italiennes et aux Françaises pour ce qui regarde le matériel, mais très inférieures dans les grâces, dans l'esprit et dans l'art de plaire, qui consiste principalement à paraître amoureuse de celui qui les trouva aimables, et qui les paye. (I, p. 637)

Ce jugement sur les prostituées de Dresde contient deux éléments fondamentaux de l'appréciation générale portée par Casanova sur les pays germaniques. Si « ce qui regarde le matériel » ne laisse le plus souvent rien à désirer, en revanche, « l'esprit » y trouve peu de satisfactions. Dans ce cas précis, les plaisirs de la chair sont bien tristes sans la coquetterie, la conversation spirituelle, la séduction. Et de ce point de vue, l'Allemagne ne peut soutenir la comparaison avec la France ou l'Italie, qui sont pour Casanova les deux pays les plus civilisés d'Europe, à l'aune desquels tous les autres doivent se mesurer. A l'en croire, pour ce qui est de « l'esprit », vertu cardinale de la société des honnêtes gens au dix-huitième siècle, à la fois art de la conversation plaisante et intelligence des cœurs, les Etats allemands font figure de nations de second ordre.

En effet, les « beautés mercenaires » ne sont pas seules en cause : la bonne société semble affligée de la même tare. Ainsi, le bourgmestre d'Augsbourg parle un « latin, non cicéronien, mais pédantesque, tel qu'on le trouve en général dans les universités de l'Allemagne » (II, p. 728). Tout comme les prostituées de Dresde se révèlent incapables de donner un tour plaisant à leurs propos, le magistrat bavarois ne sait pas parler latin avec l'élégance requise par le Vénitien Casanova, qui a appris cette langue à bonne école, dans sa patrie, et non dans une université allemande. L'importance de la phrase citée tient à la généralisation du jugement. Ce sont les Allemands « en général » qui ignorent le latin raffiné, et non le seul bourgmestre d'Augsbourg. En outre, leur ignorance ne semble pas due à un défaut d'érudition, mais à un manque de goût, puisqu'elle affecte les hommes instruits,

marqués par l'esprit professoral des universités. Cet esprit « pédantesque » des Allemands est pour Casanova l'ennemi de toute conversation entre personnes bien élevées et de bon goût.

C'est pourquoi les propos badins que lui tient Mme X, la spirituelle femme du bourgmestre de Cologne, le laissent stupéfait : « La nouveauté de ce langage me donna un air bête. J'eus besoin de me recueillir. Pouvais-je m'attendre à Cologne à un jargon de ce calibre ? » (II, p. 253) Le badinage plaisant, qui fait l'ordinaire de la conversation dans les salons français, semble à Casanova une « nouveauté » étonnante « à Cologne », c'est-à-dire dans une ville allemande, où règnent selon lui les pédants de tout poil. En insistant sur le caractère excessif de sa réaction, sur son « air bête » et son « besoin » de réflexion, il fait comprendre le caractère exceptionnel du phénomène : une femme d'esprit, en Allemagne !

Ce défaut d'esprit n'est cependant qu'une manifestation particulière d'un phénomène plus général, l'arriération des mentalités. A Munich, Casanova rencontre un prêtre surexcité par un « miracle » dont parle « toute la ville » : le cadavre de l'impératrice « a les pieds chauds toute morte qu'elle est » (II, p. 7). « Curieux » de ce « prodige », il va voir lui-même « l'auguste morte, qui effectivement avait les pieds chauds, mais c'était en conséquence d'un poêle ardent qui était très près de Sa Majesté Impériale morte » (II, p. 8). Le mémorialiste endosse ici l'habit du philosophe éclairé, pour qui les prétendus « prodiges » considérés comme des « miracles » par les prêtres et leurs ouailles crédules s'expliquent en réalité de façon parfaitement naturelle. En l'occurrence, là où la superstition voit la main de Dieu, la raison reconnaît l'action des lois de la physique. Cette anecdote fait penser que Munich est une ville où les lumières de la science n'ont pas encore pénétré. L'esprit public, tout occupé de « miracles » farfelus, semble toujours subir le joug du catholicisme le plus rétrograde et ignorer le mouvement rationaliste qui agite l'Europe du dix-huitième siècle.

L'arriération des esprits est aussi révélée par la faveur dont jouissent les charlatans. Non loin de Munich, à Augsbourg, Casanova se trouve atteint d'une maladie vénérienne transmise par sa maîtresse du moment. Il fait appel aux services d'un certain Kefalides, qui passe « pour le meilleur médecin d'Augsbourg » (II, p. 716) et se fait fort de le guérir sans l'opérer. Mal lui en prend. Au bout de « six semaines » de traitement, le patient se retrouve « dans un état pire » et doit se résoudre à une « opération douloureuse », que l'illustre praticien rate en outre complètement : une artère mal coupée, une hémorragie « qu'on eut beaucoup de peine à arrêter », et le malheureux Casanova est bien près de mourir. Une mésaventure similaire manque lui arriver à Vienne. Victime d'une sévère

indigestion qui le conduit « sur les bords du tombeau » (I, p. 648), il voit arriver à son chevet un médecin et un chirurgien appelés par ses hôtes, et qui veulent à toute force le saigner. Sachant que cette panacée des charlatans de Molière l'achèverait à coup sûr, Casanova saisit un de ses pistolets, le décharge contre ses agresseurs, « et ce fut très suffisant à faire partir le chirurgien, le médecin, et tout le monde » (I, p. 649). Tant à Augsbourg qu'à Vienne, les médecins qui jouissent de la faveur publique ont donc tout l'air de simples Diafoirus. Leur incompétence, leur ignorance de l'anatomie et de la science médicale sont indignes d'une nation civilisée : que de tels imposteurs puissent passer pour des sommités constitue une preuve manifeste du retard pris par la diffusion des Lumières en Allemagne et en Autriche.

Le défaut d'esprit et l'arriération des mentalités ne peuvent manquer de se faire ressentir aussi dans certains cas « en ce qui regarde le matériel ». Pour Casanova, en dépit de toute leur richesse, les pays germaniques n'offrent parfois qu'un luxe de second ordre. Au cours de son entretien avec le roi de Prusse Frédéric II, au château de Sans-Souci, il se voit mis en demeure de porter un jugement sur le jardin où se promènent les deux hommes :

M'exposant donc au risque de lui donner un essai de mon mauvais goût, je lui ai répondu que je le trouvais superbe.

- Mais, me dit-il, les jardins de Versailles sont bien plus beaux.
- Sans doute, Sire, quand ce ne serait qu'en conséquence des eaux.
- C'est vrai ; mais s'il n'y a pas ici des eaux ce n'est pas ma faute. J'ai dépensé trois cent mille écus en vain pour les faire venir.
- Trois cent mille écus ? Si Votre Majesté les a dépensés tout d'un coup, les eaux devraient y être. (III, p. 352)

Quoi qu'il ait dépensé des sommes énormes, Frédéric n'a pas été capable de créer un jardin qui égale en beauté celui de Versailles. Est-ce la faute du manque de goût de l'architecte, ou plutôt de ses connaissances techniques défailtantes ? En tout état de cause, les arts et les sciences ne semblent pas aussi développés en Prusse que la création des richesses. Ce pays a beau être l'un des plus prospères d'Europe, en matière de civilisation, il reste un Etat de second rang, très loin d'égaliser la France. De même, parmi les trésors de Dresde, Casanova évoque « la célèbre galerie » (I, p. 636) de peinture. Son peintre de frère y passe quatre ans à copier « les beaux tableaux » qui s'y trouvent exposés, « jusqu'à ce qu'il crût d'être devenu en état de retourner à Paris, et de braver la critique ». A Dresde comme à

Potsdam, l'argent coule à flots et permet d'acheter de belles choses. Cependant, ici non plus, il ne s'agit pas d'une ville d'art de premier ordre. Pour un peintre ambitieux comme le frère de Casanova, la Saxe n'est qu'une étape sur la route de Paris. On y parfait son apprentissage, mais on n'y reste pas. Une fois acquise la maîtrise indispensable, il faut aller en France, pour s'y mesurer avec les meilleurs peintres et « braver la critique » la plus exigeante.

A certains égards les pays germaniques ne font même pas figure de nations de second rang, mais de contrées primitives. Casanova s'étonne notamment du mauvais état des routes. A l'approche de Berlin, les « chemins sablonneux » rendent le voyage très pénible : il faut « trois jours pour faire dix-huit petites lieues » (III, p. 341). Quant à Cologne, il s'agit d'une « villace mal pavée » (II, p. 262). Le terme péjoratif « villace », d'un usage très rare, révèle toute l'étendue du mépris de Casanova pour la cité rhénane et sa voirie défectueuse. Ou encore, s'il fait un éloge appuyé de la bibliothèque de Wolfenbüttel, le mémorialiste ne peut s'empêcher d'ajouter cette remarque plaisante sur la ville : « sans la nourriture des bons livres la mauvaise chère que j'y avais faite m'aurait fait mourir » (III, p. 340). Il en va de la gastronomie comme de la voirie : considérées de ces deux points de vue, la principauté de Wolfenbüttel, la Prusse ou la ville de Cologne frappent par leur arriération. Arts et techniques ne sont cependant pas les seuls domaines qui laissent à désirer. En Prusse, Casanova est stupéfait par le « nouveau corps de cadets nobles poméraniens » institué par le roi :

Mais ma surprise fut encore bien plus grande quand j'ai vu l'habitation de ces quinze gentilshommes de la riche Poméranie. J'ai vu trois ou quatre salles presque sans meubles, plusieurs chambres où il n'y avait qu'un lit misérable, une table et deux chaises de bois, et les jeunes cadets tous âgés de douze à treize ans, mal peignés et mal vêtus en uniforme, tous avec la physionomie de paysans. (III, p. 362)

Il y a un contraste frappant entre l'abondance des ressources de la « riche Poméranie » et la pauvreté sordide dans laquelle vivent les nobles du corps des cadets. Ces futurs officiers ont d'ailleurs l'air de « paysans » misérables plus que de fringants militaires. Dans ces quelques lignes, Casanova exprime clairement une « surprise » qui reste le plus souvent implicite : comment se fait-il que les prospères Etats allemands, avec toutes les richesses dont ils disposent, puissent faire à l'occasion aussi piètre figure ? En Poméranie comme ailleurs, si le « matériel » laisse à désirer, c'est à cause des carences de « l'esprit ». Le grand

Frédéric ne comprend manifestement pas que les âmes bien nées des enfants de sa noblesse requièrent une autre éducation, ou une autre discipline, que celle qui convient aux paysans destinés à former le gros des troupes.

Dans certains cas, l'effet produit par l'inadéquation de l'esprit et des ambitions devient non pas « misérable », mais franchement comique. Casanova décrit en effet parfois l'Allemagne comme Molière montre M. Jourdain, c'est-à-dire sous l'apparence d'un bourgeois parvenu qui sombre dans la bouffonnerie à force de vouloir singer la vieille noblesse. Voici par exemple comment il se moque des « merveilles de Cologne, toutes héroï-comiques » :

J'ai ri voyant la figure du cheval Bayard, que l'Arioste a tant célébré, monté par les quatre fils Aimon. C'était le duc *Amone*, père de l'invincible Bradamante et de l'heureux Ricciardetto. (II, p. 254)

La prétention à la grandeur manifestée par l'artiste⁶ se voit ruinée par son ignorance : à quoi bon s'inspirer du drame héroïque de l'Arioste, si c'est pour confondre ses personnages avec ceux d'une autre légende ? Pour un fin lettré comme Casanova, qui connaît ses classiques sur le bout des doigts, un artiste incapable de distinguer « le duc Amone » des « quatre fils Aimon » n'est qu'un rustre, et son œuvre devient « comique » en dépit de son inspiration « héroïque ». Le mémorialiste ne donne que cet échantillon des « merveilles de Cologne », mais il précise que « toutes » sont du même acabit. Selon lui, l'ambition des artistes qui ont décoré la ville dépasse leurs moyens. Ils se sont ridiculisés en voulant imiter les grands classiques européens, ou s'inspirer d'eux, alors qu'ils ne les connaissaient pas.

Casanova éprouve une impression similaire en voyant « le roi de Prusse habillé en courtisan avec un habit de lustrine galonné d'or sur toutes les coutures, et en bas noirs. Sa figure était très comique » (III, p. 354). Ce roi soldat, habitué à porter bottes et uniforme, semble mal à l'aise quand il doit paraître « habillé en courtisan » et faire preuve d'élégance. Tel M. Jourdain essayant ses habits faits à la dernière mode de la cour, il a l'air « très comique ». Tout comme son château de Sans-Souci donne en définitive l'impression d'une imitation imparfaite de Versailles, avec ses jardins sans eau, lui-même n'est en l'occurrence qu'une caricature de roi « courtisan » : il essaie en vain de s'adapter aux usages d'une

⁶ Apparemment, on ne sait pas à coup sûr de quel tableau, ou de quelle statue, Casanova parle ici (II, p. 254, note 1).

société pour laquelle il n'est pas fait. Le roi Auguste de Saxe souffre d'une infirmité semblable :

N'ayant pas assez d'esprit pour rire des sottises politiques des souverains, et des ridicules des hommes de toutes les espèces, il tenait à son service quatre bouffons qu'en allemand on appelle *fous*, dont l'office était celui de le faire rire par des véritables scurrilités⁷, par des cochonneries, par des impertinences. (I, p. 637)

Certes, l'infirmité du roi Auguste est d'ordre moral, et celle du roi de Prusse plutôt d'ordre physique. Mais le défaut d'esprit produit le même effet que le manque d'élégance. Les bouffonneries de la cour de Saxe semblent une caricature des jeux d'esprit qui constituent l'agrément de celles des grandes nations, de même que Frédéric II de Prusse a l'air de singer le roi « courtisan » d'un pays comme la France. Bien plus, le recours aux bouffons constitue un retour aux pratiques grossières du moyen âge, une rupture avec les usages policés du dix-huitième siècle. La défaite de la civilisation, en Allemagne, peut ainsi prendre des allures grotesques.

Manque d'esprit et arriération des mentalités empêchent le plus souvent les pays germaniques d'égaliser les nations les plus brillantes. Même leurs beaux accomplissements restent en général de second ordre, et dans certains cas le voyageur ne peut s'empêcher de trouver misérable ou ridicule le spectacle qui s'offre à ses yeux : la richesse ne fait pas la civilisation.

B) Le despotisme

Le défaut de civilisation ne constitue toutefois pas la tare la plus grave de l'Allemagne et de l'Autriche vues par Casanova. Il fustige avec beaucoup plus de sévérité, et à maintes reprises, le despotisme multiforme régnant dans ces contrées.

La première manifestation du caractère despotique revêtu par les pouvoirs en place consiste dans le strict contrôle de la vie privée. C'est à Vienne que l'aventurier souffre de cette surveillance sans relâche, étouffant la liberté de « ceux qui étaient dévoués à Vénus » :

⁷ L'édition Robert Laffont, établie d'après le manuscrit original de Casanova, respecte les bizarreries lexicales et syntaxiques de son français.

Des scélérats espions, qu'on appelait *commissaires de chasteté*, étaient les bourreaux impitoyables de toutes les jolies filles ; l'impératrice qui avait toutes les vertus n'avait pas celle de la tolérance lorsqu'il s'agissait d'un amour non légitime entre un homme et une femme. (I, p. 641)

La question de la « tolérance », posée dans ces lignes, se trouve au cœur de la pensée des philosophes qui, de Bayle à Voltaire, ont cherché à définir au siècle des Lumières les garanties de la liberté individuelle⁸. C'est dans cette tradition intellectuelle que s'inscrit Casanova. Expliquer l'intolérance manifestée par l'impératrice Marie-Thérèse à l'égard de l'amour « non légitime » revient à mettre en évidence la nature despotique d'un pouvoir qu'elle exerce au détriment de la liberté de ses sujets. La violence de la critique apparaît avec éclat dans l'emploi de trois termes péjoratifs, « scélérats », « espions » et « bourreaux », pour désigner les agents de la police des mœurs instituée à Vienne. Dans la suite du récit, le mémorialiste détaille avec colère les atteintes à la liberté des malheureux habitants, que le régime empêche de mener leur vie privée comme ils l'entendent. « Cinq cents » espions sont ainsi chargés de vérifier que les jeunes filles n'aillent pas « se faire consoler chez quelqu'un », de sorte qu'« on enlevait, et on conduisait en prison à toutes les heures du jour dans les rues » (I, p. 643). A peine arrivé à l'hôtel avec sa compagne du moment, une prétendue comtesse de Blasin, l'aventurier voit deux « sbires » entrer dans la chambre : ils ordonnent à la Blasin de vider les lieux « en vingt-quatre heures de temps », puisqu'elle n'est pas sa femme (III, p. 504). Vienne est « si obérée par cette canaille » que même la satisfaction des besoins les plus essentiels de la nature en devient difficile : ayant un jour « besoin de lâcher de l'eau » dans la rue, Casanova se voit « interrompu par un gueux en perruque ronde » qui menace de le faire arrêter s'il ne va pas « finir ailleurs », sous prétexte qu'il y a « une femme à la fenêtre » d'une maison voisine (I, p. 643) !

Dans la capitale de l'Autriche, la surveillance des mœurs exercée sous l'égide de la commission de chasteté rend donc impossible la libre jouissance de la vie privée. Aux yeux de Casanova, cette réglementation liberticide constitue une première forme du despotisme exercé dans les pays germaniques, mais n'en est pas la plus grave ni la plus fréquente. En effet, dans ce cas précis, au moins les sanctions sont-elles appliquées en vertu d'une institution certes tyrannique et

⁸ *De la tolérance* (Bayle) date de 1686, et le *Traité sur la tolérance* (Voltaire) de 1763.

bafouant les droits naturels, mais dont les principes et l'activité sont connus de tous. Cependant, en mainte autre circonstance, l'individu semble livré pieds et poings liés au caprice d'un souverain qui décide arbitrairement de son sort : il n'est plus question d'institution ou de règlement, mais simplement de bon vouloir.

Ce bon vouloir menace au premier chef les droits naturels de l'individu, par exemple celui de se faire appeler comme il le souhaite. Ainsi, à Augsbourg, Casanova reçoit « une citation pour comparaître à l'hôtel de ville devant le bourgmestre » (II, p. 727). L'aventurier a la conscience tranquille : sans avoir « rien à craindre », il est seulement « curieux de savoir » ce qu'on lui veut. Le magistrat lui reproche de se faire appeler Seingalt alors que son nom est Casanova, et provoque son indignation. En effet, « l'alphabet est la propriété de tout le monde » (II, p. 728), chacun peut donc librement prendre des lettres et les combiner afin de créer pour soi-même un nom que « personne n'a le droit » (II, p. 729) de lui contester. Que Casanova ait choisi de s'appeler Seingalt ne regarde en aucune façon le bourgmestre, qui outrepassé les limites de son pouvoir en lui cherchant querelle sur ce point. Dans cette circonstance précise, le seul désagrément subi par le particulier en butte aux exactions des autorités est une « citation » devant un magistrat, qui finit par se contenter de l'explication fournie et en reste là. Dans d'autres cas, l'arbitraire du pouvoir en place a des conséquences plus graves.

A Brunswick, il remet en cause la liberté de séjourner où on le veut. Casanova remet une lettre de change à un marchand qui l'escompte d'abord, pour ensuite se raviser et lui réclamer la restitution de son argent, faute de quoi il le ferait « arrêter » car le nom de l'aventurier est « connu ». Autrement dit, sa réputation d'escroc a fini par parvenir aux oreilles du marchand et lui faire concevoir des doutes sur la validité de la lettre de change. Après avoir « sanglé cinq à six coups » de canne au malotru qui bafoue son honneur, Casanova le met à la porte (III, p. 336). Il rencontre peu après le prince héréditaire de Brunswick, qui traite le marchand de « bête » et affirme ne pas douter de la « bonne valeur » de la lettre de change. Malgré cela, le prince donne implicitement à Casanova l'ordre de « partir » et lui souhaite « bon voyage » (III, p. 337). Ici encore, le mémorialiste s'indigne de l'abus de pouvoir commis par le souverain : « De quoi se mêle-t-il ? Que ne fait-il semblant d'ignorer ce vilain démêlé ? » L'affaire se résume en effet à un simple « démêlé » d'ordre privé, qui n'intéresse nullement la puissance publique. Le marchand n'a pas la moindre preuve pour étayer ses soupçons sur la lettre de change, donc aucun motif pour porter plainte. Un prince qui expulse quelqu'un de ses Etats sans qu'une décision de justice ait été rendue à son encontre se comporte en despote, même si la personne en question a commis un délit. L'injustice de cette

intervention arbitraire est en l'occurrence redoublée par l'innocence manifeste de Casanova, victime de soupçons dénués de tout fondement et qui subit par ailleurs une double peine : non seulement il se trouve rejeté sur les routes, mais il doit aussi supporter l'affront infligé à son honneur par l'ordre d'expulsion implicite qui le frappe.

Quelque temps après, l'aventurier est de nouveau « opprimé » par un « despotisme » similaire, cette fois à Vienne (III, p. 516). Dans ce cas, cependant, la sûreté de ses biens et de sa personne n'est même plus assurée. Des escrocs qui ont juré sa perte le volent avant de porter contre lui une dénonciation calomnieuse à la police. Convoqué par le gouverneur, il se voit signifier un ordre d'expulsion immédiate, « dont rien n'est plus injuste » (III, p. 510). Ce sentiment d'injustice éprouvé par le mémorialiste est motivé tant par son innocence, car il se considère comme victime des escrocs, que par l'arbitraire de la décision prise contre lui. Ici comme à Brunswick, il n'y a ni procès ni même enquête digne de ce nom. Sur la foi d'un témoignage douteux, les autorités prennent une décision en dehors de tout cadre juridique. Quand Casanova demande la raison de la sentence qui le frappe, le gouverneur lui répond : « je n'ai pas des comptes à vous rendre ». Cette phrase exprime le despotisme dans sa plus grande brutalité. L'individu se trouve comme nu et sans défense devant un pouvoir qui non seulement ne le protège pas de ses ennemis, mais peut aussi faire de lui ce qu'il veut, au gré de ses caprices, sans lui donner la moindre explication.

Dans une autre circonstance, c'est en toute connaissance de cause que l'arbitraire injuste du pouvoir met en danger la sûreté des personnes et de leurs biens. A Vienne, en effet, le gouverneur croyait de bonne foi les rapports mensongers de ses informateurs, mais à Stuttgart, les autorités sont sciemment complices de l'injustice. Pendant son séjour dans cette ville, Casanova connaît une grave mésaventure. Des officiers le conduisent dans un « mauvais lieu », le droguent grâce à « un vin frelaté », lui gagnent « une somme exorbitante » au jeu, lui volent enfin ses effets (II, p. 281). Il décide de s'adresser « au souverain » pour se faire rendre justice. Cependant, à sa grande consternation, il va d'avaries en avaries. Tout d'abord, il se voit « arrêté » dans sa chambre d'hôtel, car « étant étranger », il faut s'assurer qu'il ne s'évade pas durant « l'information du procès » (II, p. 283). Ensuite, il apprend que le duc de Wurtemberg, en qui il fondait ses espoirs, est en réalité de mèche avec la partie adverse : « le souverain avait promis aux officiers de ne pas se mêler de cette affaire », Casanova court donc le « danger de devenir la victime d'une sentence inique ». Le mémorialiste dessine ici les contours d'un Etat despotique, où pouvoir exécutif et pouvoir judiciaire se

confondent et couvrent de leur autorité les crimes et délits commis par les forces armées aux dépens des honnêtes gens. Une fois encore, l'individu apparaît sans recours face à la puissance qui l'écrase.

Telle est donc la seconde manifestation du despotisme qui caractérise les régimes politiques des pays germaniques. Les gens s'y trouvent sans cesse à la merci du bon plaisir du prince, qui peut décider de leur sort suivant son caprice du moment, au mépris des règles du droit. L'exemple de Stuttgart suggère cependant une troisième forme possible du despotisme : l'omniprésence de la soldatesque.

Casanova s'y trouve confronté malgré qu'il en ait dans nombre de villes allemandes. A Augsburg, il fait la connaissance d'un « officier au service de la Prusse », qui a pour mission de « faire des recrues à son maître » (III, p. 520). Cette précision est loin d'être anodine, quand on connaît les méthodes utilisées par les recruteurs du dix-huitième siècle pour convaincre les jeunes gens de s'engager. De la séduction à la coercition, tous les moyens étaient bons, et la présence d'un tel « officier » constitue donc une menace pour la sécurité des gens. De plus, son activité s'exerce dans ce cas précis non chez lui, en Prusse, mais à l'étranger, puisqu'Augsbourg est une ville bavaroise. La pieuvre du militarisme prussien étend ainsi ses tentacules dans les Etats voisins et trouble la tranquillité de leurs sujets.

En d'autres circonstances, Casanova décrit de façon beaucoup plus explicite les nuisances que causent les soldats à la population. A Wesel, un brave garçon qu'il a pris à son service, du nom de Daturi, revient un soir au logis « roué de coups. Il avait été s'amuser dans un corps de garde avec des soldats qui lui avaient cherché querelle, et qui avaient fini par le rosser d'importance » (III, p. 329). Or ces soudards bénéficient de l'impunité la plus complète. Le général auquel s'adresse Casanova pour obtenir réparation se contente de lui répondre « qu'il ne savait qu'y faire ». La situation est la même qu'à Stuttgart, où les officiers qui ont volé Casanova bénéficient de la protection du duc de Wurtemberg et sont donc certains qu'un « jugement inique » sera rendu en leur faveur à l'issue du procès. La seule différence tient à ce qu'à Wesel, le général ne se donne même pas la peine de procéder à une parodie de justice. Son refus d'instruire l'affaire signifie que les simples particuliers doivent se résigner aux brimades et aux exactions exercées à leur encontre par le bras armé du gouvernement. Pour Daturi, cependant, à quelque chose malheur est bon : « Les trois dents qu'il avait perdues dans le combat le garantissaient du danger d'être fait soldat ». En quelque sorte estropié, il se trouve désormais à l'abri des recruteurs harcelant les jeunes gens pour le compte d'un pouvoir prédateur.

Le despotisme qui écrase l'individu dans les pays germaniques prend ainsi suivant les endroits trois formes distinctes : surveillance oppressante de la vie privée, suppression des droits personnels par l'arbitraire raison d'Etat, danger permanent que représente une soldatesque assurée d'être couverte par le pouvoir en place.

C) La licence

Pourtant, loin de garantir l'ordre, ce despotisme multiforme va de pair avec une licence et un dérèglement observables dans de multiples domaines, et au premier chef dans celui des mœurs.

Le contrôle exercé par la police viennoise sur la vie privée des habitants se révèle ainsi sélectif, comme s'en aperçoit Casanova en rendant visite à une « baronne » de sa connaissance :

Dans cette maison j'ai connu trois ou quatre frailes⁹, qui sans avoir aucune peur des commissaires de chasteté étaient dévouées à l'amour, et si bonnes qu'elles ne craignaient pas de préjudicier à leur noblesse en acceptant de l'argent. Après avoir découvert les privilèges de ces demoiselles, j'ai vu que les commissaires n'étaient gênants que pour ceux qui n'allaient pas dans les bonnes maisons. (I, p. 645)

Le style plaisant et allusif du mémorialiste révèle une réalité brutale. A Vienne comme ailleurs, la prostitution prospère, et ce malgré la commission de chasteté. Le tout est de fréquenter l'une des « bonnes maisons », c'est-à-dire l'une de celles dont les policiers corrompus veulent bien détourner leur regard. En effet, il n'est pas de « privilège » qu'un proxénète ou une prostituée ne puissent acquérir contre de l'argent. Dans ces conditions, l'institution d'une police des mœurs despotique ne fait qu'accroître le vice. Si la débauche poursuit son cours, la corruption s'étend. Ailleurs, c'est le souverain lui-même qui donne à ses sujets l'exemple d'une vie dissolue. Le duc de Wurtemberg met ainsi son point d'honneur à ce qu'aucun autre monarque n'ait « un plus fort tempérament pour suffire à tous les plaisirs de la table, de Bacchus et de Vénus » (II, p. 275). Il passe donc une grande partie de son temps à « l'art d'inventer des plaisirs et d'en jouir », ce qui ruine ses Etats : « Les subsides de la France ne suffisant pas aux grandes dépenses qu'il faisait, il

⁹ Transcription approximative de l'allemand *Fräulein*.

accablait ses sujets par des corvées ». A Stuttgart comme à Vienne, le despotisme s'allie en fin de compte à la licence pour le malheur des gens, mêmes si les circonstances ne sont pas les mêmes. En Autriche, les bonnes intentions d'une vertueuse impératrice aboutissent malgré elle à un régime policier vicieux, alors qu'en Wurtemberg, les débauches du souverain ne peuvent se soutenir que par les exactions dont « il accablait ses sujets ».

Ces mœurs dissolues, qui fleurissent sur le terreau du despotisme, ne constituent qu'un aspect particulier du dérèglement général. Par ailleurs prospèrent en effet crimes et délits de toutes sortes. La mésaventure de Stuttgart, où Casanova a eu le malheur de jouer contre des tricheurs qui ont vidé sa bourse, se reproduit ainsi à Munich. L'aventurier commet la bêtise de se « livrer en dupe au jeu de pharaon dans une cour où les joueurs qui tenaient la banque étaient réputés les plus habiles de l'Europe à corriger la fortune ! » (II, p. 714) La situation en Bavière est d'une certaine manière encore pire qu'en Wurtemberg. Là, « le jeu était défendu » (II, p. 281), et Casanova avait été attiré dans « une maison de mauvaise mine » fréquentée par des soldats et des filles (II, p. 279). Le duc de Wurtemberg tolère que ses officiers violent ses propres lois, pourvu qu'ils le fassent avec discrétion, c'est-à-dire dans les bas-fonds. A Munich, au contraire, les tricheurs ont en quelque sorte pignon sur rue. C'est à la « cour » même qu'ils pratiquent l'art de « corriger la fortune » pour plumer les « dupes », et les plus tristement fameux sont le « duc Frédéric de Deux-Ponts » et son prétendu « aide de camp » (II, p. 715). La tricherie est donc pratiquée ouvertement, pour ainsi dire sous les yeux mêmes du souverain, par un aristocrate prestigieux. Des escroqueries de ce genre au vol pur et simple, il n'y a pas grande distance. Une demi-heure avant d'arriver à Cologne en voiture de poste, Casanova est attaqué par « cinq soldats déserteurs » devenus voleurs de grand chemin et qui lui réclament « la bourse » (II, p. 251). Il est sauvé par la vivacité de son postillon qui « piqua des deux » sous une volée de balles déchargées par les « assassins ». Une fois de plus, le pouvoir a une lourde responsabilité dans la prolifération des crimes. Non seulement il se révèle incapable de garantir la sûreté des biens et des personnes, mais la soldatesque pléthorique qu'il recrute aggrave encore le danger, car les désertions accroissent le nombre des bandits qui écumant semblent-ils librement les routes. Outre des voleurs, Casanova rencontre aussi à Cologne un diffamateur. Il avait en effet lu dans la gazette de cette ville « que *le sieur Casanova ayant reparu à Varsovie après une absence de deux mois, il avait reçu ordre de partir, le Roi ayant su plusieurs histoires qui l'obligèrent à défendre sa cour à cet aventurier* » (III, p. 534). Le mémorialiste ne peut « digérer » cet article,

qui fait de lui un escroc notoire, chassé de Varsovie comme un malpropre. Ici encore, on est frappé par le laxisme coupable des autorités, qui laissent un nouvelliste publier en toute impunité des calomnies attentatoires à l'honneur d'un homme. Puisque l'incurie du gouvernement lâche la bride aux diffamateurs, Casanova se trouve contraint d'aller voir l'auteur de l'article pour en obtenir lui-même réparation. C'est à l'individu de se faire justice quand l'Etat tolère l'injustice.

Le caractère despotique de maints pays germaniques n'empêche donc pas la plus coupable licence d'y régner, il y contribue bien au contraire souvent : mœurs dissolues, escroqueries, vols à main armée, écrits diffamatoires sont monnaie courante.

3) Triomphe du héros

Après les éloges initiaux, c'est donc souvent un tableau bien sombre que brosse Casanova des Etats allemands où il séjourne. Moins civilisés que la France, despotiques et corrompus, ils réservent nombre de désagréments au voyageur. Manque d'esprit et arriération des mentalités suscitent ennui, tristesse, voire répulsion. Quant au despotisme et à la corruption, ils ont des effets plus fâcheux encore. Les droits naturels de la personne se trouvent bafoués, la sûreté, la liberté et même la vie ne sont plus garanties. C'est pourquoi, en dépeignant l'Allemagne sous des couleurs aussi sombres, Casanova fait apparaître de façon claire et nette son autoportrait en victime. Vénitien ayant parfait son éducation à l'école de la France, donc hautement civilisé, il se voit condamné à subir les effets déplaisants de mœurs à bien des égards primitives. Homme libre par excellence, il se retrouve en butte à de sanglantes avanies, imaginées par le despotisme le plus injuste et le plus mesquin à la fois. Modèle d'honnêteté, il est jeté en pâture aux gredins de toutes espèces. Pourtant, cette image de victime finit en général par s'effacer derrière une autre, celle du héros triomphant de l'adversité. Presque toutes les aventures de Casanova en Allemagne s'achèvent en effet par sa revanche sur les barbares, les despotes ou les forbans.

Tout d'abord, c'est son honnêteté même qui peut lui permettre de surmonter l'épreuve. A Brunswick, elle lui vaut une « ample satisfaction » (III, p. 339) qui le dédommage complètement de l'atteinte faite à son honneur par l'ordre d'expulsion implicite et injuste du souverain. Il est en train de déjeuner dans sa chambre quand il voit entrer « un valet de chambre de M. le prince héréditaire » qui traîne à sa suite le « sot » marchand ayant douté de son honnêteté. L'homme a en effet reçu

l'ordre de lui « demander excuse d'avoir soupçonné de faux » la lettre de change à l'origine de toute l'affaire. Une fois constatée la validité de cette lettre, le prince a bien dû reconnaître qu'il avait eu tort d'en user aussi cavalièrement avec Casanova, et ne pouvait manquer de lui offrir réparation.

Ensuite, en cas de coup dur, le héros peut aussi compter sur sa valeur de chevalier. Son courage et sa force l'aident ainsi à se tirer du mauvais pas de Stuttgart. Il se retrouve pourtant dans une situation périlleuse, assigné à résidence dans sa chambre d'hôtel, en attente d'un « jugement inique » qui risque de l'envoyer en prison. Il réussit pourtant avec panache une évasion hardie. « Tromper le soldat » chargé de le surveiller, sortir par « la porte de l'auberge », braver « des bourbes » et passer « par des trous de chien » pour arriver à un « cabaret isolé » où l'attend une voiture mise à sa disposition par des amis, et quitter le Wurtemberg (II, p. 288) : tout cela n'est rien pour celui qui avait réussi à Venise la prouesse athlétique de s'évader des Plombs, et en quelques heures, il se trouve hors des griffes de l'injuste souverain qui attentait à sa liberté, avec la satisfaction de lui avoir joué un bon tour. Grâce à sa carrure imposante, Casanova prend aussi sa revanche sur le gazetier de Cologne qui avait bafoué son honneur en faisant courir le bruit de son expulsion de Varsovie. Il se rend chez lui, le menace de son pistolet et de sa canne, a le plaisir de voir l'« infâme » tomber « à genoux » et demander « pitié » (III, p. 535). En fin de compte, « tremblant, bégayant », le misérable plumitif s'en tire avec un bon « coup de pied dans l'estomac », heureux « de se voir échappé de la tempête » à si bon compte (III, p. 536)¹⁰. Quand les circonstances l'exigent, le héros a donc l'audace et la force nécessaires pour châtier les impudents.

Cependant, c'est avant tout son esprit qui lui permet de retourner une situation délicate en sa faveur. A Cologne, il fait partie d'une société qui gravite autour du général Kettler, « un vrai paysan » (II, p. 258). Un jour, ce rustre invite « beaucoup de monde à souper chez lui » (II, p. 263), mais fait à Casanova l'affront de l'exclure des réjouissances, car il a peu de sympathie pour lui. L'aventurier, humilié, a l'audace de se présenter chez le général au jour fixé et remporte dès l'abord une première victoire. A l'hôte qui l'accueille d'un froid « *Monsieur, je ne vous ai pas invité* », il répond « d'un ton très respectueux, mais ferme » : « *sûr que ce ne pouvait être que par oubli, je suis venu tout de même faire ma cour à Votre Excellence* » (II, p. 264). Une fois l'intrus installé dans la place, son esprit

¹⁰ Cet épisode spectaculaire semble cependant être sorti tout droit de l'imagination fertile du mémorialiste (III, p. 534, note 4).

étincelant ne tarde pas à mettre la compagnie de son côté en suscitant la « gaieté » générale. Il ne lui reste plus qu'à faire la conquête du général lui-même. Une habile flatterie désarme son adversaire, qui fait « un éclat de rire » et lui offre même « une bouteille de vin » (II, p. 265). Pour compléter son triomphe, Casanova se rend bientôt possesseur de Mme X, la maîtresse de Kettler, qui comprend toute la supériorité du brillant Vénitien sur son malappris de soldat. Grâce à son esprit de parfait homme du monde, il a transformé en succès éclatant l'humiliation qu'avait voulu lui infliger un « paysan » sans finesse ni manières.

De même, la convocation chez le bourgmestre d'Augsbourg aboutit à la victoire complète du spirituel aventurier. Le magistrat, « un peu bête », n'est pas de taille à lutter avec un homme d'esprit dont le sens de la repartie finit par le subjuguier : il en est réduit à « sourire » et à reconnaître que son adversaire a « tout à fait » raison (II, p. 729) de s'appeler comme il le souhaite. Les autorités sont donc contraintes d'admettre le caractère abusif et injuste de leur intervention, si bien que le bon droit de l'homme honnête se trouve restauré avec éclat.

Grâce à son esprit, Casanova trouve aussi le moyen de prendre sa revanche sur les trois officiers de Stuttgart qui l'ont drogué, volé, calomnié. Après son évasion et sa fuite, une fois en sûreté à Furstemberg, il s'offre le plaisir d'écrire « la même lettre » à chacun des trois pour les inviter à vider leur querelle en gentilshommes, par un « duel » (II, p. 289) : aucun ne lui répond. Il a donc non seulement la satisfaction de montrer à tous qu'il est plus malin que les autorités tyranniques acharnées à sa perte, mais aussi celle de constater la lâcheté de leurs sbires, qui fait un triste contraste avec son propre esprit chevaleresque. Sept ans plus tard, il a l'occasion de parfaire sa vengeance en leur jouant un tour de sa façon. Profitant de l'absence temporaire du duc, il revient dans ses Etats en faisant croire que le souverain lui a enfin donné « satisfaction » et l'a même « engagé à son service en qualité de son secrétaire avec douze cents écus d'appointements » (III, p. 525). Si Casanova commet cette imposture, c'est bien sûr pour « rire de l'effet que cette gasconnade ferait dans la tête des trois officiers » (III, p. 531) : il n'a pas de mal à imaginer la panique qui s'emparera d'eux à l'idée que leur ennemi mortel est devenu le favori de leur prince. En fin de compte, l'aventurier file à l'anglaise juste avant le retour du duc, tout en jouissant d'avance des réactions que provoquera la découverte de sa supercherie¹¹. Grâce à son esprit et à son audace, il a pu rouler dans la farine les officiers qui l'avaient humilié.

¹¹ Cette « gasconnade » est apparemment elle aussi un mensonge romanesque de Casanova (III, p. 531, note 4).

Cependant, après avoir été expulsé de Vienne sur l'ordre injuste du gouverneur Schrattenbach, rageant de n'avoir aucune « bonne occasion de le tuer », il doit se résigner cette fois-ci à une satisfaction d'ordre purement épistolaire : « je ne me suis arrêté toute la nuit que pour lui écrire une lettre, la plus féroce que toutes celles que je peux avoir écrites dans toute ma vie à des gens dont le despotisme m'a opprimé » (III, p. 516). Certes, il n'est pas question de retrouver ici la jubilation provoquée par l'évasion et la supercherie de Stuttgart : la rage suscitée par l'expulsion arbitraire est bien sensible. Mais écrire une diatribe contre « le despotisme » à l'un de ses principaux agents n'en reste pas moins un plaisir de fin gourmet, et cela permet en outre au mémorialiste de se poser en champion des libertés opprimées aux yeux de son lecteur.

En fin de compte, les mésaventures de Casanova en Allemagne et en Autriche ne laissent pas de lui l'image d'un pauvre homme écrasé par l'adversité. Quels que soient les coups que lui porte le sort, il se tire toujours des mauvais pas à son avantage, ou tout au moins avec les honneurs, grâce à ses qualités personnelles.

Conclusion

En dépit de leur diversité, les pays germaniques tels que les décrit Casanova présentent des similitudes remarquables. En général, la richesse, le luxe et la beauté qui frappent le voyageur à première vue ne sauraient masquer un défaut de civilisation que trahit avant tout le manque d'esprit, un despotisme assassin des libertés et des droits personnels, une corruption entrée dans les mœurs et favorisant le laxisme ou la débauche. Ce tableau peu flatteur met par contraste en relief la figure du héros confronté aux tristes réalités de l'Allemagne. Elles l'exposent certes à bien des mésaventures, mais il se tire le plus souvent d'affaire avec panache. Son esprit étincelant, son caractère intrépide, sa force physique, son honnêteté enfin ressortent avec éclat sur le terne fond germanique et lui permettent de sortir triomphant des épreuves. L'insistance sur les tares des pays allemands semble avoir pour fonction de tracer en creux le portrait de Casanova en héros de roman, et s'insère donc parfaitement dans le projet général de l'*Histoire de ma vie* : raconter les « exploits en tout genre » d'un homme digne de s'« entendre louer en bonne compagnie » (I, p. 10-11), de façon à instruire et à faire « plaisir » (I, p. 8) au lecteur. Ici se posent des problèmes qui concernent l'ensemble de l'œuvre et dépassent le cadre de cet article. Tout d'abord, il serait intéressant de pouvoir déterminer à coup sûr quel rôle joue le mensonge romanesque dans la stratégie narrative de Casanova : les recherches entreprises sur ce point ne

pourront cependant jamais donner que des résultats partiels, puisqu'il est souvent impossible de savoir si le mémorialiste dit la vérité ou s'il invente. Ensuite, une comparaison détaillée entre l'image des pays germaniques et celle des autres Etats dans l'*Histoire de ma vie* serait riche d'enseignements, non seulement sur l'image que Casanova veut donner de chacun d'eux, mais aussi sur les caractéristiques de l'autoportrait qu'il dessine en écrivant ses mémoires.

Bibliographie

CASANOVA Giacomo. *Histoire de ma vie*. Coll. Bouquins, Robert Laffont, 1993.

CHILDS James Rives. *Casanova, biographie nouvelle*. Garnier-Pauvert, 1983.

DA PONTE Lorenzo. *Mémoires*. Coll. « Le temps retrouvé », éditions du Mercure de France, 1980.

GUGITZ Gustav. *Giacomo Casanova und sein Lebensroman, historische Studien zu seinen Memoiren*. Vienne, Strache, 1921.

- « *Casanova in Wien* », dans *Frankfurter Zeitung*, 11 juillet 1901.

ILGES F. Walther. *Casanova in Köln*. Cologne, P. Gehly, 1926.

- « *Casanova in Dresden* », dans *Wissenschaftliche Beilagen des Dresdener Anzeiger*, 1931.

- « *Casanova in Berlin* », dans *Mitteilungen des Vereins für die Geschichte Berlins*, 1931.

LIGNE Charles-Joseph, prince de. *Fragment sur Casanova*. Editions Allia, 1998.

ZWEIG Stefan. *Trois poètes de leur vie*. Belfond, 1983.